

Guy Carlier

Douche froide

et vent de révolte



Chroniques radio
Douche froide - Saison 2

Europe 1

Fetjaine

Excerpt of the full publication

Guy CARLIER

Douche froide

et vent de révolte

Chroniques radio

Fetjaine

© Éditions Fetjaine, 2011

Une marque de La Martinière Groupe

www.lamartinieregroupe.com

ISBN : 978-2-35425350-9

Retrouvez nos publications sur www.fetjaine.com

À ma maman

Rentrée des classes

23 août 2010

Eh bien voilà, on peut dire que c'est la rentrée, même si certains sont toujours en vacances. De toute façon, on s'en fout, à cette heure-ci ils dorment. En plus, il faut reconnaître qu'ils sont un peu de la lose, car la dernière semaine d'août, les restos de la plage commencent à fermer, les magasins de souvenirs ne réapprovisionnent plus et Laurent Cabrol annonce de la pluie sur le littoral...

La rentrée. C'est toujours impressionnant une rentrée, surtout lorsque c'est la France qui rentre en classe. Oui, parce que vous ne vous en êtes peut-être pas rendu compte, mais la France est devenue une élève tremblant de peur devant des profs dont les notes sont particulièrement sévères au point qu'on les nomme « agences de notation ».

Je me souviens de monsieur Launay qui terrorisa des générations d'élèves au collège Paul-Vaillant-Couturier d'Argenteuil. Chacun de nous a connu pendant sa scolarité un monsieur Launay qui notait sévère, eh bien le monsieur Launay de la France s'appelle Moody's. C'est une agence de notation particulièrement sévère qui vient de saquer le Portugal en juillet dernier en enlevant deux points à sa note générale. Pour vous donner une idée, Moody's, ça signifie « de mauvaise humeur »,

c'est vous dire si l'année scolaire qui attend la France va être dure.

Car Moody's a prévenu la France : si elle n'apprend pas mieux ses leçons, notamment les nouveaux sujets au programme – la rigueur et la réduction des déficits –, sa note générale va baisser. Il faut dire que depuis quelques années, la France ne travaillait pas du tout ces matières-là. Elle préférait réviser d'autres matières bien plus nobles, comme l'éducation, le social, la santé, la solidarité, mais malheureusement, toutes ces études ont été supprimées du programme.

C'est dommage. Souvenez-vous, par exemple, comme on était bons en santé ! Vous vous souvenez de la qualité des soins dans les hôpitaux ? En solidarité aussi on était bons, on était même au tableau d'honneur, comme en droits de l'homme. Mais les agences de notation ne notent plus ces matières-là, alors forcément, nos profs ne nous les font plus travailler.

Vous l'avez compris, je déteste les nouveaux programmes scolaires. Ils vont nous faire des générations qui n'auront pour but que la Rolex des cinquantenaires, qui laisseront sur le bord du chemin les faibles, les pauvres d'esprit, les malchanceux, les inadaptés. Au fait, ça porte un nom, ça, lorsqu'on décrète que seul les plus forts survivront et que les autres sont condamnés à disparaître. Et là vous vous dites : oh non, pas ça, ce n'est pas possible !

Et pourtant

La Suisse

24 août 2010

Je me souviens d'une planche de dessins de Claire Bretécher dans le *Nouvel Obs* : une femme avait invité son chef de service à dîner, et comme ce dernier était doté d'un très gros nez, la maîtresse de maison avait prévenu ses enfants : « Surtout, je vous en supplie, ne faites aucune réflexion sur le nez de monsieur Berton-Maillard, mon avenir professionnel dépend de ce dîner. » Le repas se déroule sans problème, les enfants se tiennent parfaitement bien et leur maman les envoie se coucher après le dessert. Puis, la maîtresse de maison prépare le café et, au moment où elle tend une tasse à son supérieur hiérarchique, par un incroyable relâchement psychologique elle lui dit : « Vous voulez combien de sucres dans votre gros pif ? »

Si je vous raconte cette histoire, c'est qu'il est arrivé le même genre de mésaventure à Éric Woerth dans le dernier numéro de *Paris Match*. Le chargé de communication du ministre a décidé de donner à ce dernier une image d'homme rigoureux, courageux, qui passe des vacances bien loin de l'écume médiatique des plages à la mode. Pour cela, quatre pages dans *Paris Match* avec, pour commencer, une impressionnante photo de monsieur Woerth et de son épouse, prise à Chamonix au petit matin, au moment où le couple s'apprête à partir à l'assaut de la

montagne. Chacun d'eux porte un volumineux sac à dos et tient à la main un bâton de marche, et le ministre, photographié en contre-plongée, les mains sur les hanches, fier comme un torero, défie du regard le sommet qu'il s'apprête à gravir. Dans l'article qui suit la photo, le journaliste précise au cas où l'on n'aurait pas perçu le symbole : « Éric Woerth est loin des vacances bling-bling à Saint-Tropez. » On comprend que le chargé de communication du ministre a pensé que cette photo et le reportage qui l'accompagne symbolisaient parfaitement un homme prêt à affronter sans trembler les éléments les plus hostiles pour vaincre des sommets, rendant ainsi dérisoires les affaires d'argent qui semblent tellement vulgaires en comparaison de ce couple qui dans l'adversité défie la montagne.

« Ici, à la montagne », lit-on toujours dans l'article, « les Woerth sont connus pour être des gens simples, pas du tout des m'as-tu-vu. Leur seul luxe : un petit balcon fleuri de géraniums. » Oh, comme c'est mignon ! Vous vous rendez compte, un petit balcon fleuri de géraniums ! Comme ces petits retraités dans leur pavillon « Sam'suffit » avec un chat qui dort sur un coussin et un compte à la Caisse d'Épargne ! Vous avez compris que « les géraniums comme seul luxe », c'est pour faire oublier les amalgames avec les 70 millions d'euros planqués en Suisse par madame Bettencourt. On nous dit également qu'en mars 2009 monsieur Woerth remettait la Légion d'honneur au directeur de l'école locale de ski, un brave, un valeureux qui n'hésite pas à partir avec un brancard pour sauver les skieurs qui gisent, une jambe cassée, sur les pistes... Alors, qu'est-ce que vous dites de ça, c'est pas de la Légion d'honneur de complaisance, ça ?... Tout était parfait : les vacances austères, les géraniums sur le balcon, la Légion d'honneur à un héros de la

montagne... Tout était tellement parfait que le chargé de communication du ministre a été victime du syndrome du gros pif dont je parlais tout à l'heure.

Car si vous regardez bien la photo en double page, il y a un petit problème, une faute de goût, une mouche dans le lait. Oh, ce n'est presque rien... Pour s'en apercevoir, il faut regarder le texte écrit en petit à côté de la photo et qui nous apprend que cette montagne qu'Éric Woerth défie du regard, les mâchoires serrées, avant de la gravir et de redescendre de l'autre côté, cette montagne disais-je, se nomme le col de Balme et ce col, nous apprend-on, constitue la frontière entre la France et la Suisse.

Et voilà, la Suisse, le mot est lâché. La Suisse, c'est le gros pif d'Éric Woerth, c'est-à-dire le seul mot qu'il fallait oublier et nous voilà en plein dedans. Et lorsqu'on lit l'article, c'est une avalanche : on apprend qu'en matière de montagne, Éric Woerth a débuté à Zermatt... en Suisse, puis que deux ans plus tard il a gravi le Cervin... en Suisse, et que le ministre est devenu ami avec son guide Patrick Ancey, l'ancien maire de Vallorescine, dernier village avant... la Suisse !

J'ai compté, le mot « Suisse » est écrit sept fois dans les quatre pages consacrées à Éric Woerth. Je vous parie que ce matin, quand il descendra prendre son café dans le petit bar au pied des pistes, le garçon va demander à Éric Woerth : « Vous voulez combien de sucres dans votre Suisse ? »

La course du Rom

25 août 2010

D'abord, quelques scènes de la vie ordinaire dans les grandes villes. Vous marchez dans une rue d'un beau quartier, quand soudain, vous apercevez devant vous une magnifique chevalière qui scintille sur le trottoir. Au moment où vous allez arriver près de la bague, un type se baisse et la ramasse vivement, puis il vous explique, dans un français mâtiné de roumain, que ce bijou splendide qui doit valoir très cher vous appartient sans doute, et qu'il aimerait une petite pièce en échange de son honnêteté et de sa loyauté. La magouille est grossière. Vue de près, vous constatez que la bague ressemble à celles qu'on trouve dans les pochettes-surprises et seules de très vieilles touristes américaines tombent dans le panneau. Nous, on hausse les épaules et on continue notre chemin. Il n'empêche qu'on ressent comme un malaise en voyant s'éloigner ces escrocs pitoyables qui s'en vont, voûtés, vers d'autres pigeons à plumer.

Autre chose. Vous vous arrêtez à un feu rouge en ville. Des gamins au tee-shirt taché se jettent sur votre voiture et, sans tenir le moindre compte de vos dénégations, balancent sur votre pare-brise une giclée de liquide verdâtre qu'ils font mousser abondamment avec une éponge mouillée puis, après quelques coups de raclette, ils viennent se planter, l'air menaçant, devant

votre vitre. On comprend qu'il est préférable de leur donner une pièce et l'on repart, là aussi, avec la nausée au cœur, un sale malaise et en plus un pare-brise salopé sur lequel les raclettes ont laissé des demi-cercles de crasse mélangée à des mouchérons écrasés.

À un autre feu rouge, une femme en haillons, tenant dans ses bras un enfant endormi, vient tapoter à votre vitre puis elle reste là, la tête penchée en signe de souffrance, murmurant des imprécations, psalmodiant des suppliques pour mieux souligner sa détresse. On se sent terriblement mal à l'aise, surtout lorsque votre enfant, assis à l'arrière de la voiture, vous demande : « Pourquoi tu ne donnes pas d'argent à la dame malheureuse avec son bébé ? » Là encore, le malaise. Et puis il y a, dans les gares, ces femmes vêtues de blousons de nylon et de jupes de Gitanes qui se collent à vous en vous tendant des papiers où il est écrit : *S'il vous plaît une pièce pour acheter du lait à mon bébé*, ou bien le faux handicapé dont on voit immédiatement qu'il possède toujours sa jambe prétendument amputée, mais qu'il l'a repliée grossièrement en attachant sa cheville à sa cuisse. À chaque fois, on ressent le même malaise.

Et c'est vrai que ces scènes nous exaspèrent, que ces gens-là nous insupportent, mais pourtant, malgré tout ça, on ne peut supporter ce que nous a montré la télé hier. Des bulldozers qui rasant des bidonvilles en laissant une montagne de gravats où se mêlent des morceaux de contreplaqué, des vêtements et des ustensiles ménagers, et cette image, dérisoire et terrible hier sur iTélé : au-dessus d'un de ces terrils du désespoir, une chaussure, intacte. Un mocassin bon marché, verni, avec sa chaînette en or qui ne contient pas plus d'or que la bague sur les trottoirs des beaux quartiers. En voyant cette chaussure, on prend conscience

de la disproportion entre la minorité qui parasite nos vies citadines et cette répression massive qui ne fait pas de différence entre ces escrocs à la petite semaine et les gens du voyage qui vivent en France depuis des siècles, qui vont en pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer, ou qui font tourner les manèges où s'amuse nos enfants.

Dans cette affaire, comme on dit dans les films de Claude Sautet, chacun a ses raisons. Nicolas Sarkozy brûle les Roms pour allumer un contrefeu aux affaires financières, tandis que le clergé brûle Nicolas Sarkozy pour allumer un contrefeu aux affaires pédophiles et que Dominique de Villepin allume un contrefeu pour faire oublier son passage médiocre à la fonction de Premier ministre. Et il nous joue de Gaulle.

Oui, parce que Dominique de Villepin ne donne que dans le classique théâtral. Au moment de l'affaire Clearstream, il nous a interprété Mirabeau et son fameux : « Je suis ici par la volonté du peuple », devenu, « je suis ici par la volonté d'un homme. » Aujourd'hui, il nous interprète l'appel du 18 juin en appelant à la résistance. Si ce n'était pas le sort d'une communauté qui était en jeu, ce serait risible. Lorsqu'il était Premier ministre, jamais Dominique de Villepin ne se préoccupa des bidonvilles des Roms. Et le sort des Roms ne l'intéresse pas davantage aujourd'hui. Lui n'a pas ses raisons, il a sa raison, une seule, l'élection présidentielle. Cette course démagogique à la présidence, cette sinistre course porte un nom : elle s'appelle la route du Rom.

La femme du soldat inconnu

27 août 2010

Le MLF commémorait hier ses quarante ans d'existence. Rappelons qu'il y a quarante ans, le Mouvement de libération des femmes se fit connaître par une première action symbolique spectaculaire, lorsqu'une dizaine de femmes déposèrent une gerbe sous l'Arc de triomphe afin d'honorer la femme du soldat inconnu.

Bon, permettez-moi tout d'abord de faire remarquer que, par définition, on ne connaît pas le statut matrimonial du soldat inconnu. On n'est donc pas sûr du tout qu'il avait une femme : ça se trouve le type était gay, dans ce cas, au lieu du défilé militaire, pourquoi ne serait-ce pas le défilé de la gay pride qui viendrait lui rendre les honneurs ? La fanfare jouerait *YMCA* et on déposerait près de la flamme une gerbe constituée de cheveux de Catherine Deneuve.

Mais redevenons sérieux, avant que ceux qui font semblant de ne pas comprendre que le droit des femmes c'est aussi le droit à rire des femmes ne me taxent de machisme. Oui, parce que dans ce domaine, les tartuffes ne manquent pas. Je me souviens d'un publicitaire qui avait sorti du contexte un extrait de mes chroniques

et m'avait accusé de misogynie. Vous imaginez ça, un publicitaire ! C'était finalement ça le plus humiliant. Un type qui gagne du fric en exploitant de la façon la plus racoleuse l'image de la femme me donnait la leçon ! C'est un peu comme ces types pendant la dernière guerre qui, pour faire oublier qu'ils avaient été collabos, faisaient du zèle à la Libération en tondant les femmes.

Hier, donc, pour commémorer les quarante ans d'existence du MLF, une centaine de femmes ont manifesté à Paris, sur le parvis des Droits de l'homme, en demandant que ce lieu soit débaptisé et devienne la place des Droits de l'homme et de la femme. C'est vrai qu'il y a toujours cette ambiguïté grammaticale qui veut que le masculin prime sur le féminin, mais franchement, il me semble que d'autres noms bien plus importants pour la cause des femmes s'imposaient. Par exemple, elles auraient pu débaptiser le parvis des Droits de l'homme pour l'appeler place Sakineh, du nom de cette femme iranienne condamnée à la lapidation en Iran. Où sont les droits de l'homme, lorsqu'en 2010, une femme, selon les termes précis de la loi qui s'applique en Iran, est condamnée à être enterrée jusqu'à la poitrine, puis à se faire lapider à coups de pierres qui devront être choisies de manière à être ni trop petites ni trop grosses, les textes précisant même que la taille idéale est celle d'une mandarine ?

On aurait pu aussi, en hommage à la vie des femmes ordinaires, l'appeler « place de Celles qui en plus du boulot doivent faire les courses et se taper les tâches ménagères », ou bien « place des Femmes qui, pendant une réunion de travail, ont le ventre vrillé d'angoisse parce qu'elles doivent partir chercher leur enfant à la crèche qui ferme à 18 heures », ou bien encore, « place des Femmes de 45 ans abandonnées par des salauds à qui

elles ont tout donné, en qui elles croyaient et qui les quittent pour une jeunesse aux seins pointus ».

Le problème majeur des femmes, c'est la connerie des hommes, qu'il s'agisse de la connerie obscurantiste, ou de la petite misogynie ordinaire.

Bon appétit, messieurs

30 août 2010

« Bon appétit, messieurs ! » En voyant la grande photo de Martine Aubry à la une du *JDD* hier, les souvenirs scolaires hugoliens de *Ruy Blas* revenaient à ma mémoire. Car sur cette photo, on voit la première secrétaire socialiste, à l'heure de la pause-déjeuner des universités d'été du PS, passer entre les tables en tenant un plateau de petits fours à la manière d'une maîtresse de maison. On comprend que cette photo est un symbole. Martine Aubry tout sourires distribuant des gourmandises veut faire passer le message suivant : « Au PS, tout va bien, fini les querelles, et surtout je suis heureuse de partager avec vous. » C'est un peu comme dans le sketch de Coluche, dans lequel le président de la République accueille un chef d'État étranger en descendant deux marches du perron de l'Élysée en signe de détente. Deux marches c'est la détente, eh bien au PS, Martine qui distribue des gourmandises chocolatées, c'est l'union.

Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais année après année, il ne reste des universités d'été du PS que des souvenirs gastronomiques. Souvenez-vous, il y a deux ans, ces images de la tablée de notables socialistes regroupés autour de Martine Aubry dans un restaurant de La Rochelle, et humiliant Pierre

Moscovici en le laissant à sa solitude sur la terrasse du restau d'à côté. Pour donner le change, Moscovici faisait semblant de rigoler avec un interlocuteur au téléphone. En fait il parlait à sa messagerie qui lui disait : « Vous n'avez pas de nouveau message. »

Quoi qu'il en soit, à chaque fois qu'il se passe quelque chose d'important chez les socialistes, c'est toujours dans un restaurant. C'est leur mode de fonctionnement. Et puis ça donne des indications. Par exemple, si Fabius déjeune avec François Hollande, c'est la preuve d'un rapprochement, mais si en plus ils prennent la côte de bœuf pour deux, c'est qu'ils vont former un courant. Tiens, à propos de François Hollande, *Le Parisien* nous apprend que le candidat à la primaire a surpris plus d'un socialiste en arborant à La Rochelle une ligne particulièrement svelte. Un de ses proches a confié : « Il ne mange plus de chocolat. » Et là, vous vous dites : on s'en fout... Mais pas du tout, au contraire, c'est une information essentielle ! Au moment où Martine Aubry distribue des gourmandises chocolatées, François Hollande arrête le chocolat. C'est le signe d'une rupture, c'est quasiment une déclaration de guerre, c'est un peu comme si François Hollande entamait une grève de la faim !

Alors, hier soir, j'ai voulu relire *Ruy Blas*, et j'ai commencé par la préface de Victor Hugo. J'ai reçu un tel choc que je ne suis pas allé plus loin. Voilà ce que Hugo écrivait : « [...] le royaume chancelle, [...] l'unité politique s'émiette aux tiraillements de l'intrigue ; le haut de la société s'abâtardit et dégénère, [...] les grandes choses de l'État sont tombées, les petites seules sont debout, triste spectacle public ; plus de police, plus d'armée, plus de finances ; chacun devine que la fin arrive. [...] le temps presse, [...], il faut s'enrichir, s'agrandir et profiter des circonstances. On ne songe plus qu'à soi. Chacun se fait, sans pitié pour

le pays, une petite fortune personnelle dans un coin de la grande infortune publique. »

Tout était dit, je n'avais plus besoin de lire la pièce. La préface suffisait. Je me suis endormi avec cette phrase qui tournait dans ma tête :

« Bon appétit, messieurs !

Ô ministres intègres ! »

Comme il était écrit au début des films dans le passé : toute ressemblance avec des faits réels ou des personnages existants serait purement fortuite.

Tsunami sur l'OM	176
Guéant et la charcutière	179
Pipolitique	182
Un certain sourire	184
Une bande de thons du 1 ^{er} avril	187
L'air de la bêtise	190
Ah, que je veux m'appeler Karim	192
Concours de candidatures	195
Une fraise Tagada, un ministre et des olives	198
Guaino sur deux pattes	201
La main au panier des essentiels	204
Mougeotte et Oui-Oui	208
Le divin enfant	211
Les états d'âme Éric et la Porsche Ramzy	215
Ben Laden à Vidéo Gag	218
Festival de Cannes	221
Brèves de comptoir	224
DSK la mort en direct	227
Le bœuf et le taureau	230
Ne parlons pas aux cons, ça les instruit	232
DSK et le téléshopping made in USA	234
La première gorgée de Martini	237
DSK au fond de la piscine	240
Attention, radars démagogiques... ..	243
Pilleurs de Tron	247
Postillons sur JFK	250
Cucurbitacées	253
Le bruit terrible des bols	255
Mauvais goût de pauvres et mauvais goût de riches	257
È pericoloso sporgersi	260
Médiocrité médiatique	263
Avocat en solde	266
Ah la belle Qatari tchi tchi	269

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2011. N° 310 (00000)

Imprimé en France